

*Le chant du cygne*

Marie-Gabrielle Montant

# Au milieu des chants

voies poétiques





Au milieu des chants

Collection « Le Chant du Cygne »

Une collection de littérature au sens large, qui se veut ouverte aux formes d'écriture originales. « Le Chant du Cygne » propose des œuvres denses voire expérimentales guidées par « l'œil » de la lucidité et de la conscience...

Déjà parus :

*Les Impudiques* de Jean-Paul Gavard-Perret  
*Méchantes filles* de Laura Berent  
*Tragédie pour deux espaces* de Franck Mas  
*La Digue* de Sébastien Boussois  
*À mi-parcours* de Marie-Gabrielle Montant  
*Les autopsies intimes* d'Antoine Dole  
*Voyage au pays des songes* de Otto Ganz  
*Le chant du danseur* de Gilles-Marie Chenot  
*Le livre de l'anomalie* de Marie-Gabrielle Montant  
*Chambre à part* de Claude Helleu  
*Infanticides* par Le Spectre  
*Le Cachalot* de Roseline Davido

© Éditions du Cygne, Paris, 2007  
editionsducygne@club-internet.fr

**[www.editionsducygne.com](http://www.editionsducygne.com)**

ISBN : 978-2-84924-054-0

Marie-Gabrielle Montant

**Au milieu des chants**

Éditions du Cygne

**du même auteur :**

*À mi-parcours*, Éditions du Cygne, 2007

*Le livre de l'anomalie*, Éditions du Cygne, 2006

**Chant premier...**

## Poupée de fer

Une poupée de fer  
Allait dansant  
À ce mot teint de vair

Tout en branlant..  
Sa voix tinte l'hiver  
Éperdument

Arrivée la dernière  
En s'en voutant..  
Une cale étrangère

Étonnamment  
Enchaîne un ver de terre  
À l'aube un temps..

Une poupée de l'air  
Assidûment  
Emporte à nos enfers

Tous nos parents..  
Une poupée Amour  
En son mitan

Embrasse un autre vers  
Et s'enlaçant..  
Tous nos petits mystères

Désenvoûtant  
Auront à la chaumière  
Conté l'amant...

À nos bras de misère  
Amoureuusement  
Arrête un bras de mer

En s'immiçant..  
Vouons à la rivière  
Tout en cabrant

Le culte de sa mère  
Celui du temps..  
*Où la poupée de fer..*

## *Quel auteur ?*

Panino Pianino n'avait pas rougi – les yeux pourtant braqués des angles dessinés présents repentants naïfs, à cet axe fastueux qui conduit en magie au mot simple qui meurt..

Elle, amoureuse – arrachait par poignées les cheveux tombés de main forte à la rosée qui s'éveillait homme gris – l'oreille des mots promettait le suc onctueux d'une chair égale à ce goût pimenté de la coquille Saint-Jacques...

Un coeur enchaîné, la dame embellie tambourina s'investissant de la dague encore profondément enfouie – son histoire, secrète – le ton de son amour saccadé d'un creux de la voix qui s'inonde – à la flamme tremblante de toute idée ; le verbe absent s'aimait ainsi, laissant aller ces mots : « Écris-moi des étrennes sur la peau... ».

*Jouer sur les mots intime veto...*

## Champ de mer

C'est comme un champ de mer,  
un champ de pierre,  
un champ de terre...

C'est toute une rivière,  
à l'ombre de l'ornière...

C'est tout un champ d'artères  
de tristes mortifères  
baignés dans des misères...

C'est toute une atmosphère  
que j'appréhende encore...

Comme un fiel inodore,  
comme un tronc qu'on décore...  
ou le ronron d'un mort...

*mais que peut-on y faire ?*

## *Quel jardin ?*

Un coeur enchaîné, la dame embellie tambourina s'investissant de la dague encore profondément enfouie – son histoire, secrète – le ton de son amour saccadé d'un creux de la voix qui s'inonde – à la flamme tremblante de toute idée ; le verbe absent s'aimait laissant passer ces mots : « Dessine des étrennes sur ma peau... ».

Son rêve fendit des étoiles de lune. Une amitié cultiva sa fortune observée par deux yeux otages. Ses membres balancèrent l'air du midi. La femme coupa de la présence les instants – de sa langue nantissant l'éveil..

Les amis du grand Oubli se droguèrent à l'oreille de l'orgueil, accusèrent à la rive des cieux le ressort de vie démente, la nuit du deuil – et l'écueil à l'eau sculptée. Le courroux pavoisait minable...

*Vive la conduite italienne...*

## Rangée de mon amour

Trois mots par jour  
Un de trop déjà

Étroit détour du jour  
On s'en va ?

Rangée de mon amour  
D'un seul pas...

Devance un autre pour...  
*Pourquoi pas ?*

## *Quelle chambre ?*

Panino Pianino ignorait encore que la guerre noyait à ses pieds le ressac des dieux mitoyens.. « Je ne sens plus qui est ma mère.. », clama-t-il doucement – de sa voix portée par l'attention, comme une ombre rendrait à sa folie ce qui chaque matin occupe le champ de sa vision...

« À moi ! » – s'essaya-t-il en vain... les mots ne sortirent plus que par un son mouillé, éparpillé – impossible – de pensées calcinées dans un état calcaire – la joie de s'exprimer, nouvelle encore, vague – un temps du seul baiser.

Panino Pianino percevait la présence de qui serait entrée vêtue de son pas calfeutré qu'il aimait contenir dans une allure de dame. Elle était apeurée..

*Arpentée par son désir de vivre...*

## Cet argent mort

Cet argent mort  
tue tous mes mystères  
et cet argent qui dort  
s'enfuit avec mon père...

Cet argent fort  
peut effacer l'enfer  
mais peut-il sans effort  
éliminer la Terre ?

Cet or de pauvre  
que sont pour moi tes yeux...  
auront-ils sans ma rose  
la couleur de tes cieux ?

Ce pain que je chante  
avait dans sa misère  
enterré ma chemise  
à l'envers  
de la France...

Mon seul argent mort  
tuera tous ces mystères  
quand cet autre qui dort  
s'enfuira

*sans un père...*

## *Quelle âme ?*

Ce fil et ce courant à la page encore blanche où le conduisaient-ils, à part en souvenir ? Sa forme encore hostile était donc illettrée, comparaisant jamais devant sa dame sans ce très long baiser...

« Mon cœur » – disait son âme, « ton battement s'éteint à mesure que je parle à celle qui voila ces baisers comme des papillons noirs à l'entité d'amour aux armoiries d'un soir espérant à ce jour en voie castrée des flammes ! ».

Aux soins d'une parade à la dague d'un tout de l'enclave au courage à se manipuler : son corps à elle, dans un enfer de bien – révélait son désir de lien à celui qu'à cette heure on enlève à la hargne de vivre...

*...la poésie gonfle une voile...*

## Frêle désir

Un frêle désir s'entourait d'aubépine,

lorsque dans cet asile

on incarcéra Dieu,

Ce que dans une idylle

on entrevoyait peu,

en publiant les vœux

par ce nouvel orage,

où tu sentiras mieux

mon amour et mon dieu,

dans la peine

*qui était encore deux...*

*Quelle vie ?*

L'économie des mots coûtait cher à ma flamme – ami dévot, car je serais sa dame – entendant retrancher de ce ventre fleuri plus de feuilles polies de points ailleurs du drame.

Ta poésie n'est pas, car je suis seule toujours en milieu transparent des paroles tenues par ce fond blanc du dos qui s'est tordu – Panino – toi et moi les eaux chargées d'une envie de compas de sa toise.

Les mots disaient un geste et la trame interdite à l'entrée condamnée que j'essoufflais en tête au corps un des semailles à ce voile à la face des choses de vie tracée en pauvre.

*...y insuffle sa parole sombrée...*

## Caillou urbain...

Caillou urbain,  
à dix doigts câlins  
je tiens une aventure  
et l'engelure en crin  
de l'endurance  
à l'errance des reins  
mais n'ai juré  
en rien  
que tu ne sois  
ce  
*musicien !*

*Quel mystère ?*

Deviendrait-on pas femme en reniant la féminité de sa culture de zouave au temps seul de l'échange entre élans pitoyables étant hissée toujours comme hydratant mirage ?

Elle savait ! fleur jaunie par sa hauteur – le héros pourpeline au souffle de la Terre – une déflagration figurant sa vérité...

Par une écoute saine l'expérience prévaut sur cette voix si grave en ce refus des mots que l'on dit pour se taire alors pris en défaut.

*En poète, j'en ramasse l'éclat...*

## Amour de cour

Tu aspires,

aspères

sans nulle envie de résister

d'une part de désir

enfoui

du tréfonds de mon âme embellie

par ta caresse

sylvestre

des embruns

de l'amour de cour

où tu aimes

qu'un trou fleure

*là-bas, comme ce point...*

*Quel ennui ?*

Faire l'amour à ce dieu qu'éblouit ce que ne fit jamais  
un feu là où tu m'enfermas lorsque je te noyai au fluide  
parolier qui s'était publié..

*Tabula rasa* d'un saut divin folle à l'instant de se parler  
si haut, fort à mes lèvres ou trop doux à mon coeur au  
temps que je vis seule en silence de nom..

Nos deux voix sont l'alliée du désespoir des phrases  
tombées si court – caresse du doigt des beautés de  
l'amour en sa voie pour toujours...

*...au tranchant d'une pensée adepte...*

**Grand...**

Mon amour

dément

du grand détour

de soi

fusait

à l'amont de ce jour dernier

en parade à des maux

*de grand émoi...*

## *Quelles armures ?*

Adieu des dimanches pluvieux – la rangée de douze sourit vicieuse absente au ventre malheureux – son corps est souple de la fumée d'un dieu et son amour – tangible – comme peut l'être au mort du regard uni – silencieux, le dialogue imperméable à l'aveu – disant qu'il savait mieux le canal de buée sur une plage horaire à ce fonds monétaire où tu voulais – pieu d'orge, en mystère ambitieux, mais toujours ce silence – ou le son silencieux...

Le sourire de ton ambition vaine enroule rance un jour de soie, pour y tracer le vers qui l'ennuie de sa liqueur en pire d'amours anciennes payées d'heures perdues – vaines – que Femme fit Ange...

Sa voix d'or lègue – langues – les ferments odieux que j'ignore et je fonds, imprégnée de la loi, au détour – pieds et foi – du refrain de sa main qui persiste – où l'amour était triste – quand il se ferait bien...

*...pratiquée par ses compagnons de mort.*

## **Courmaline**

Comme un printemps de pousses

ou le sourire du vent

dans les branches qui moussent

à vos courbes d'airain

mes dents de courmaline

en train du joli jour

où nous irons demain

croquent tous vos atours

dont il ne reste rien

*que le rire poète qui vous est allé bien...*

*Quel parcours ?*

La jouissance féminine dépend de l'amour au phrasé court de la matière intéressée par un feu tigré intégrant au ténor arpenté de perles allambiquées aux ardeurs souterraines le saint espoir de vivre attendri.

Je me sens petit tas d'or aux bras amoureux tandis que je suis ronde et que tu m'aimes. Alors embrasse-moi beaucoup – partout encore...

Ce flot bleu des doigts assistants du goût des attributs de la pensée d'un autre n'envahit plus sans la misogynie des faibles.

*Sans lui ne m'arriverait rien de bien ?*

## **Fibule**

Un cadeau

minuscule

avait rouvert la plaie...

de mon écueil en verre

et du tendre secret...

crédule de ces mots

tout cassés...

misérable fibule

au vêtement usé...

L'amour se répétait

comme en glaise

un miracle...

voulu

par les dieux-mêmes

qui jugèrent  
la Lune..  
à ses chaussons de bois  
de ne savoir en dé..  
rouler  
sous leurs patois  
la gamme de ses serres..  
L'oiseau et pas de proie  
*alors en toi et moi..*

*Quelle envie ?*

Où ce mot fuse – qui distingue, comprenne à cet amant des saules un dévoiement honnête en cas d'égaré : « You could and should... » – où ton âme ensorcèle – en dame, à cet oubli des mots, la blanche fauchée...

Parole fuseau, langue capeline – grelot par un don de fer courbe à ses travers légaux, le livre jamais ne se vide où tu cherchas l'inspiration.

Les mots sont force et tu les dois égaux à ceux qui nous précèdent – Panino ! – que nous véhiculons, puisque le combat brise – en message au sourire figé, son ombre en propos ennemi...

*Un combat de mots n'est pas lâcheté.*

## Dieu

Reconnaissance en toi à ce devin d'amour...

Appartenance en moi à ce triste détour..

Ton alphabet croisé

sonde sans le chasser

son désir

enchanté

par l'attrait

de la nuit

préservant ce regard

absent

transfiguré

par l'intimité

du lieu

de l'ensemble de vie

fait encore de matières..  
ton corps, sa triste affaire,  
*Dieu...*

*Quelle image ?*

« Une déformation introduirait malsaine au seul désir de soi... Ta loi vivace intime à l'escalier de cage ignore en triste mélomane la forme du noyé... »

*Panino Pianino serait vainqueur...*

## La page

La page est blanche,  
un vieil ami m'attend.

Je suis en carré de bonheur  
assis devant ses jours,  
à l'autre partie de mon coeur,  
il a trouvé l'amour...

Je sais les mots emplis de vide,  
son vide à lui, le mien de moi...

Au cadran de l'honneur à se voir en vie,  
nous saluons à cette heure  
*le coeur de son onbli, le mien – parti.*

*Quel rêve ?*

De la poésie au roman se fait le pas unique dont il sera ce chemin doux, captif de nos vérités manifestes – Panino, tandis que la vie copie des noblesses éteintes et conduit au passage...

Ce rêve en arcades de tempes met le baillon du sang amer à la bouche goûtée des larmes d'oisillons – le rire humain du soupir aristocratique...

Remets-tu en cause l'existence glauque à l'écho sourd d'avals anciens – visage clos des retenues ? Tu pressens ma question – naturelle – présente ou sans lendemain...

*Incorrigible est ma fortune...*

**Chant second...**

## **Main...**

Au vent salé de mon désir,  
j'attends une île,  
sur l'autre allée de mon plaisir,  
au grain de peau bleue, le sable du désert des Gueux...

Je ne crois pas mes sens endormis,  
qui me disent à l'ombre  
d'aller dormir en fleur abrutie,  
malheureuse encore à l'autre orée du coeur..

La lumière orange  
d'une aurore océane  
a fait venir au monde  
un rêve de nous deux,  
qui dit tout,

ne dit rien,  
entoure tous les siens de ses bras chaleureux,  
*la main encore dans la mienne...*

## *Quel pardon ?*

Je suis très en colère – de ne pouvoir nommer mon âme... Pourquoi ce nom – comme insulte à la Terre ? La gentillesse de feinte – à la beauté du langage permet d'échapper à la page. Laisse-moi donc aller... je ne voulais pas. Les mots ne me servent à rien dans ce nouvel univers, qui s'entend. Je suis fatiguée, mais tu demeures – sans une existence creuse des vagues. Je vais bientôt haïr... la respiration redresse – attentif, amoureux – le récif – au milieu – sensible un peu, au genre évanescent qui s'échappe des mots – vigile au couteau abyssal et noir... Panino Pianino n'est pas heureux – je le dirais en chœur : je suis là, vivante... c'est moi qui t'ai parlé : autorise-le, car je le répète : le récit de ta vie serait plus faux qu'à moitié vrai : quand tout dépend de tant, et que tu écris – sur ta stèle... « Panino ait son âme... ».

*J'ai aussi de risibles blessures.*

## Joies concubines

Ouverte à l'élégance de l'aura,  
je te dois cet amour des miens,  
un retour du bien et la colère infame...

Tu as trahi l'envie d'aimer,  
anéanti tous ses secrets,  
dégoûté le corps..

Hurlé ta peur,  
abandonné l'ardeur,  
et condamné ma foi...

Écarte-toi de moi,  
de nos tendres misères,  
retourne en enfer...

Garde en souvenir,  
d'autres joies concubines,  
*par cet amour – de soi...*

*Quelle chanson ?*

J'ai cherché la lumière: elle est en l'autre – qui me regarde, ou bien effraie... Ma pensée absente confond les mots qui s'isolent – en frottant pour durer, comme – à ce flux des vies – la menace de mort – automate nourrissant la confiance parfaite en l'outil de sa face, assuré d'un retour à l'objet de sa peur. Aux deux extrémités de la matière, se trouvait l'épaisseur jalouse de la fièvre d'exister, indifférente – à la chaleur humaine d'une aussi simple matérialité...

*Cette masturbation est enseigne.*

## Grands souvenirs

Recluse en un temps décis,  
pour y avoir cousu sa rose à ses vertus,  
j'allais encore devoir sa vie à d'autres lois,  
si c'était toi ce divin visage mortifié  
par ses grands souvenirs  
pâlissant de quelle arme enfantine  
*en rabattant sur moi quelle autre, chevaline ?*

*Quelle mission ?*

« Je me repose de nourrir parasité... », confies-tu à cet obèse – intime d'un doute, au parent du soufre de feu.

*Me rendre au devant de la scène.*

## **Extrême**

Extrême

enchaîné

entraîne

amoureuse

la vie

poème

court

tranché vif

aiguise

un soupir

posé

rebelle

enlacés

regarder

ce chemin

respirer l'air

boire l'air

sentir l'amour

l'air

du musicien

*de Coeur-tambour...*

*Quelle violence ?*

« Animosité – blanche, je te prends par la main quand tu joues selon l'évidence, et carences – en pratique, une arme chérie – blanche ? »

*Accepter l'infinité de ce mal.*

## Croisade

Un panneau de vacances, tout de vert vêtu...  
croisade de ma chance, à cette humble vertu...

« Il me sied ! » – signe la dame,

en transe...

« Sans billet ? » – lui répond,

si j'y pense...

L'homme qui dans son « oui », prononcé pour la  
France...

*aura bien converti, plus que d'autres n'y pensent...*

*Quel courage ?*

« Il te faudrait payer tout l'or d'un soir.. ». Les mots ont trébuché en moi – fourrés de glaise, à l'antenne glacée des fentes qui s'empruntent, pour y danser. Heureusement seule, j'en apprécie la présence d'un homme – à ce nécessaire engagement viril – des forces fidèles – au gland de l'arbre de nourritures sacrées.

*Attendre ici le cas d'urgence.*

## Poème en plomb

Monde de la matière ou de la relation...

Tenter de mentir à l'enfer en disant que tout y est  
rond ?

Préférer ton binocle de verre

à ma lunette de carton ?

Penser à amuser la Terre

plutôt que lire

ce poème en plomb ?

Exister en un centre de pierre

au creux de la rivière en coeur à ce colimaçon ?

*Où nous réciterions des vers en adieu fait à cette orchestration...*

*Quel partage ?*

Le corps exulte de sa ridicule essence : j'en aime infiniment la fraîcheur. Plutôt que détachable, il serait présentable toujours – ce corps-là – présence en terre proche de ce corps-là – tendu dans notre espace. Sa masse en devient détestable dès lors qu'on y consent à ce que s'y attable le caprice d'un voeu stupide. Le corps qui se regarde fait un vide autour d'eux.

*La vie de ce corps est à cette mort.*

## Maturité

Maturité d'un autre temps,  
de tes amours et d'autres rangs,  
à la répétition de ces enfants  
qui n'ont pas connu les parents  
spectateurs de l'amant isolé,  
fragile en son pétale,  
désireux de l'asile  
et de cet argument  
qui fait les forts : l'amour du temps...

Il va et vient,  
remémore en carapace vivace  
aux astres du néant,  
tandis que toi

tu mords

et que moi

je

t'attends cette fois à bon port,

*en idiome des morts...*

*Quel sentiment ?*

Collodi, *Les Aventures de Pinocchio*, Chapitre XXIII...

PINOCCHIO PLEURE LA MORT DE LA BELLE FILLETTE AUX CHEVEUX BLEUS ; PUIS IL RENCONTRE UN PIGEON QUI LE TRANSPORTE AU BORD DE LA MER, ET LÀ IL SE JETTE À L'EAU POUR VENIR EN AIDE A SON PAPA, GEPETTO.

*Tous ces mots, toute cette matière...*

## Sexe

Nous faisons du sexe l'affaire d'état incomprise

d'acuités sombres au tendre labour

devenu cet oubli malheureux de l'heure

au mal de l'avenue d'un flot majeur..

Tes chameaux assoiffés par l'erreur passent

de carrés d'os en paquets hémophiles,

ce triste désir enfoui au sein de la femme

assailie par aucun homme

sans elle au rendez-vous de ces yeux pleurés de l'âme

aux flammes

colorées

*de son amour sans peur..*

*Quel travail ?*

« Dès que Pinocchio ne sentit plus le poids très lourd du collier autour de son cou, il s'enfuit à travers champs. Il ne s'arrêta pas une minute avant d'avoir atteint la grand-route, qui devait le ramener à la Maison de la Fée. ».

*Il me faut à présent d'autres livres.*

## **L'écoute du sourd...**

Le sexe ployé pour l'amour...

Penche tes yeux dans l'écoute du sourd...

Émascule l'envie d'un départ du loup...

Assimile ta joie...

Arrache un masque...

Constitue ton absence...

Coupe leurs mains folles...

Ton amertume amandée...

Sexe accueilli par la foi...

Posté à son aplomb...

*En pleine croix...*

*Quelle parole ?*

« Arrivé sur la grand-route, il se tourna pour examiner la plaine et il reconnut la forêt où il avait eu le malheur de rencontrer le Renard et le Chat ; parmi les arbres, il aperçut le sommet du Grand Chêne où il avait été pendu ; mais il eut beau regarder de tous côtés, il lui fut impossible de voir la petite maison de la belle fillette aux cheveux bleus. ».

*Âme d'artiste pour l'excellence...*

## Pièces isolées

Pièces isolées pour se dire à l'aurovoir du ton...

Armoire aux saisons pleines...

Essoufflement de la diction emplie des rêves de sa  
malédiction...

Je hais jusqu'à la raison de ma peine...

*Avorton.*

*Quelle crainte ?*

« Il eut alors comme un triste pressentiment et se mit à courir de toutes les forces qui lui restaient dans les jambes. En quelques minutes, il arriva au pré où s'élevait autrefois la petite maison blanche. Mais la petite Maison blanche n'y était plus. Il y avait, à sa place, une petite dalle de marbre où l'on lisait, en caractères d'imprimerie, ces lignes douloureuses :

CI-GÎT

LA FILLETTE AUX CHEVEUX BLEUS

MORTE DE CHAGRIN

POUR AVOIR ÉTÉ ABANDONNÉE PAR SON

PETIT FRÈRE PINOCCHIO ».

*Vous rencontrer était rêve incertain.*

## **Parti**

Je ne l'avais pas vu...

lui, l'oiseau plat.

Je le prends avec moi,

et me pose sur lui,

main d'en-haut – corps du bas...

Ficelle à mon doigt...

Son adieu précipite ses pas,

s'envole et couronne...

Il émet libre,

vrai...

cru d'entière filière amoureuse d'un oui

fier et d'hier et d'aujourd'hui...

*Parti...*

*Quelle pensée ?*

« Je vous laisse à penser dans quel état resta Pinocchio lorsqu'il eut déchiffré tant bien que mal cette inscription. Il se jeta face contre terre et, couvrant de mille baisers ce marbre funéraire, il éclata en sanglots. Il pleura toute la nuit, et le lendemain, au lever du jour, il pleurait encore, bien que ses yeux eussent tari la source de leurs larmes ; ses cris et ses lamentations étaient si perçants que toutes les collines des environs en répétaient l'écho. »

*Elle veut vivre sa vie diurne...*

## Lieu de bord

J'ai trouvé

ton corps

cette masse au mien

la bouche des efforts

en silence de mousse

d'un lieu de bord...

sondable éternité

présence chaude

fatale surdité

indomptée...

s'atomise...

ton âme ouverte

en circuit fermé

de l'ostensoir

qui luit..  
son histoire  
abandonne  
aux baisers  
de l'ivoire  
qui fuient  
celle qui  
suit..

## *Quelle histoire ?*

« Tout en pleurant, il disait :

« Oh ! ma chère petite Fée, pourquoi es-tu morte ?... Pourquoi ne suis-je pas mort à ta place, moi qui suis méchant, alors que toi tu étais si bonne ?... Et où est mon pauvre papa ? Oh ! ma bonne Fée, dis-moi où je peux le retrouver, car je veux rester toujours avec lui et ne plus le quitter jamais, jamais, jamais !... Oh ! ma chère petite Fée, dis-moi que tu n'es pas morte !... Si vraiment tu m'aimes... si tu aimes ton petit frère, revis... reviens en vie, comme avant ! N'as-tu pas quelque peine à me voir seul, abandonné de tout le monde ?... Si les assassins revenaient, ils m'attacheraient de nouveau à la branche du Chêne... et alors je mourrais à tout jamais. Que veux-tu que je fasse maintenant, seul dans ce monde ? Maintenant que je vous ai perdus, toi et mon papa, qui me donnera à manger ? Où irai-je dormir la nuit ? Qui me fera une nouvelle veste ? Ah ! il vaudrait mieux, cent fois mieux, que je meure moi aussi ! Oui, je veux mourir. Hi ! hi ! hi !... ».

Tout en se lamentant ainsi, il fit le geste de s'arracher les cheveux ; mais, comme ses cheveux étaient de bois, il n'eut même pas la satisfaction d'y passer ses doigts. ».

*Sa limite à vous aimer aussi...*

